L'Abbé Bovet, du rocher gris d'Hauterive, prenait son vol

Autor(en): **Yerly, Robert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **90 (1961)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040457

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'Abbé Bovet, du rocher gris d'Hauterive, prenait son vol

C'est dans le décor vétuste de l'abbaye cistercienne d'Hauterive [1], conque de verdure encastrée dans les falaises de tuf jaune et de molasse verte, les ravins, les collines boisées, où la complainte glauque de la Sarine étayait l'envol des esprits et berçait leurs rêves d'adolescents, que les anciens normaliens replacent, d'instinct, l'Abbé Bovet.

Prestige, charme d'un maître-artiste

C'était autour de 1920. Il ne ployait pas encore sous le faix de la notoriété publique ; alors, il n'était ni chanoine, ni chevalier de la Légion d'honneur, ni membre du Sanhédrin musical helvétique ; pourtant, alors déjà, le messager de Sainte Cécile, le propagandiste actif qui ranimait la flamme du chant sacré et populaire dans nos campagnes, éveillait les adolescents et la jeunesse au frisson de la Beauté, tenait sous sa houlette les futurs instituteurs et les futurs prêtres, conjugués en un effort commun, vers un idéal de vérité et de charité, traduisait, en un langage nouveau, les nobles aspirations de ce peuple d'où il était sorti et qu'il ne reniera jamais.

Ses enfants par l'esprit, les Normaliens, grands et petits, saluaient en lui, bien plus et bien mieux qu'un maître vibrant et chéri, un ami, un confident, un père, un enchanteur qui les révélait à eux-mêmes et leur ouvrait les trésors d'un monde neuf et de son expérience des hommes, élargissait le rayonnement des puissances du cœur, déboulonnait les hésitants, houspillait les mous ou les pleutres, affermissait les forts, conférait une vie étrange aux êtres qui s'inscrivaient dans le rayonnement de son activité.

Tout le monde était entraîné par son dynamisme, dominé par son air impératif. Il était de ceux qui « en imposent » et était obéi sans contrainte, le plus naturellement du monde.

Sa haute taille, son visage aux traits anguleux, illuminé par un feu intérieur, sa voix puissante et modulée, ses gestes fébriles, son regard tendre et résolu, vif et inquisiteur, qui promenait un faisceau de lumière dans le tréfonds des consciences et des cœurs, sa bonté, sa simplicité native par-dessus tout, qui lui dictaient, pour chacun et au bon moment, la parole à dire, le geste à esquisser, la démarche à

[1] L'auteur du présent article appartient à la dernière classe, dénommée « Les Douze apôtres » qui évolua sous le regard paternaliste de l'abbé Jules Dessibourg ; il venait d'un village gruérien, Avry-devant-Pont, « la colline aux tons gris », chanson que l'abbé Bovet dédia à l'*Echo du Gibloux*, dirigé par son père, jadis instituteur là-bas.

entreprendre, tout cela n'était point sans déteindre et exercer une influence visible ou cachée sur l'entourage.

Tous ceux qui s'approchaient de lui subissaient, inconsciemment, le charme de cette personnalité vigoureuse et attachante. Nous reconnaissions en lui un tempérament de chef, un meneur d'hommes et, en même temps, un travailleur acharné qu'aucun obstacle n'arrêtait, qu'aucune incompréhension ne rebutait, un ascète, en quelque sorte, qui s'imposait une discipline continuelle.

Naïfs et inexpérimentés, nous ignorions bien sûr les difficultés qui lui venaient de certains collègues et de plusieurs confrères qui, le jalousant, allaient, paraît-il, jusqu'à suspecter la droiture de ses intentions.

Cette énergie indomptable s'alliait à une tendresse de cœur, un désintéressement matériel, un esprit charitable, altruiste qui vibraient à toutes les infortunes.

Il exerçait sur les normaliens une influence prépondérante, empreinte d'amitié, de compréhension humaine, faite du prestige du musicien qui avait offert aux humbles, en prémices de son génie, la mélodie rustique du *Vieux Chalet* et à l'intention des âmes plus raffinées, *Dismas*, son premier oratorio.

On était fier d'avoir, comme maître de musique, celui que dans les milieux assez conformistes de l'Ecole normale, on craignait et honorait de l'épithète d'artiste « : il en avait l'âme, les habitudes bohêmes, l'aspect extérieur, surtout en « pékin », avec son gros feutre bossu aux larges ailes !

Nos chansons : l'âme du terroir, distillée en gouttes d'or

A cette époque déjà, le talent musical de l'abbé Bovet s'épanouissait en une courbe ascendante. Ses mélodies agrestes, issues des profondeurs inexplorées du folklore et qui distillaient en fines gouttes d'or toute la poésie secrète et intime du terroir, palpitaient sur toutes les lèvres, fleurant bon le foin, les blés murs, la bénichon, les sentiers fleuris de marguerites, qu'animaient le bruit des ruisseaux et des torrents, la symphonie des grêles angélus et des clochettes des troupeaux.

Ces airs du pays étaient – pour la plupart – insérés dans le recueil *Nos Chansons*, auquel nous attelait souvent le maestro. On les chantait à tout propos, le soir en salle d'études après la corvée du solfège, après le déjeuner sous les tilleuls de la cour de récréation, et l'étroite surveillance, le regard malicieux du surveillant, M. Pidoux. Elles prenaient, sous la baguette de leur auteur, une saveur particulière, elles avaient un petit goût de « reviens-y », nous révélaient un côté inédit des gens et des choses de chez nous.

Un pédagogue qui s'ignore

L'artiste fut un pédagogue *sui generis* et des meilleurs ! Avec les Jésuites, il savait que la *repetitio est mater studiorum ;* qu'il faut procéder du simple au complexe. Il ressassait avec ténacité, sur un ton impératif qui n'admettait pas de réplique, les axiomes sur lesquels repose la musique : éviter les quintes, les octaves cachées, ne pas scander les neumes, respecter la *mora vocis*, la césure dans les psaumes, le caractère sacré de la musique d'église, entrer dans la *Stimmung*, – un de ces termes qu'il employait à toutes les sauces !

Les secrets de l'harmonie lui étaient si familiers qu'il retraçait de mémoire l'évolution des accords, sans recours à la table noire, ce qui était peut-être trop présumer de notre juvénil pouvoir d'assimilation et de notre imagination ! –

Ses entretiens fourmillaient de conseils pratiques pour la direction des sociétés, sur les relations avec le prêtre et les autorités locales. De modestie, également : « Ne vous croyez pas des docteurs ! », s'adressant à ceux de 4e.

N'ignorant point qu'il s'était condamné au régime quotidien de 16 à 18 heures de travail, on lui pardonnait sans plus d'arriver parfois en retard et de donner ses leçons – des causeries, plutôt – sans manuel ni notes !

La leçon de chant : prise de contact intime

L'abbé Bovet qui jouissait du don d'ubiquité, avait, à l'Ecole normale, au deuxième étage, à l'angle tourné vers la Sarine, une pièce exiguë, simple, presque nue, munie d'un piano – parfois, l'écho des accords, plaqués avec vigueur, nous parvenait, le soir au dortoir, après neuf heures – d'une étagère bourrée de partitions, d'une table, d'une chaise et d'un lit. Aux murs, des portraits de musiciens célèbres.

C'était un asile de repos, une cellule de bénédictin dévoré par le démon de la musique, un laboratoire où prenaient corps, à un rythme accéléré : chansons, motets, messes, oratorios, chants patriotiques, pièces de circonstances.

La *Marche des petits oignons*, *Méli-Mélo*, la *Salade russe*, dédiée aux soldats fribourgeois, dressés à Berne contre les grévistes de 1918, que nous nous époumonions à chanter, à brailler, par moments, sur les routes caillouteuses d'Arconciel ou d'Ecuvillens, dans nos promenades escortées du jeudi et du dimanche, avaient une grande vogue et nous renvoyions, de gaîté de cœur, « Balabanoff rejoindre au Caucase ses maris » !

La pièce attenante, spacieuse, carrée, au plancher rugueux et dénivelé, éclairée par cinq grandes fenêtres aux volets verts délavés et disjoints, ne renfermait, outre l'harmonium monumental qui frisait

les dimensions et la forme d'un orgue de Barbarie perfectionné, presque adossé à la chambre contiguë de l'Abbé, que de vieilles estampes en grisaille, ternies par la poussière et les mouches, où trônaient, dans une solennité roide, les grands génies de la musique allemande : Bach, Hændel, Haydn, Schubert, Beethoven, Liszt – avec lequel l'Abbé vieilli offre une similitude frappante – Schubert, Schumann, le délicat poète bucolique qui puisa son inspiration aux sources de la nature et des traditions populaires et que se plaisait à citer M. Bovet dans la préface de *Nos chansons*, 1re édition qui est de 1911.

C'est là que les étudiants, une centaine environ, se donnaient rendez-vous pour la leçon collective de chant, de six à sept, le samedi.

Peu après le coup de six heures, dans le brouhaha des conversations animées et des éclats de voix ou le dialecte singinois jetait une note âpre, la porte d'à côté s'ouvrait en rafale, la silhouette allongée et sombre de l'Abbé voltigeait sur le seuil ; peut-être venait-il de rentrer en trombe d'une course *pedibus*, suivant son expression, de Fribourg par le sentier qui serpente au travers de Grangeneuve et la route ombragée de la Glâne !

En un clin d'œil, le voilà installé à l'harmonium, sur le banc rustique. Le temps de marmonner une courte prière, d'invoquer sainte Cécile dont le portrait est suspendu au-dessus de sa tête. Instinctivement, nos regards se braquent sur sa personne.

Des cheveux châtains en broussaille, ramenés négligemment sur les oreilles, un visage allongé aux pommettes saillantes, un menton volontaire, le maxillaire inférieur proéminent, imberbe, sur les joues un duvet floconneux qui accuse une croissance de plusieurs jours, le nez aquilin, fortement membré, sous l'arcade sourcillière touffue, des yeux vifs et doux d'un bleu couleur de pervenche, mobiles, le front ample, une soutane d'un noir douteux recouvrant ce grand corps osseux, retenue à la taille par une ceinture froissée, en rupture de ban avec la symétrie, le col romain, trop ample, défraîchi, deux longs bras terminés par des mains fermes, noueuses, aux doigts effilés.

Un sourire largement épanoui, un coup d'œil furtif sur ses auditeurs, une blague dans ce patois dont le maestro connaît les subtilités, les deux mains errant nerveusement sur le clavier d'ivoire jauni, tout en prodiguant, en français et en allemand, avec volubilité, d'un timbre de voix chaud et d'un mouvement convulsif de tous les membres ses directives.

C'est ainsi que débutait, régulièrement tous les samedis, cette prise de contact intime entre l'animateur, le *leader* des Céciliennes et ses futurs directeurs. »

ROBERT YERLY.